

Chambre blanche

Antonio et Ricardo, les deux hommes de l'équipe de terrassement, étaient arrivés les premiers. En quelques minutes, ils eurent dégagé l'entrée de ce terrain de la périphérie de Rancagua, que la mairie avait dû céder au gouvernement. La construction d'un nouvel établissement carcéral était devenue une urgence : les dissidents du pouvoir d'Augusto Pinochet étaient de plus en plus nombreux en cette année 1979 et les chambres de détention de la Villa Grimaldi, à Santiago, étaient devenues insuffisantes depuis longtemps. Bientôt le bulldozer entra en action, s'engagea et bouscula le premier pan de mur qui s'écroula mollement. Ce fut alors que les ouvriers découvrirent une cavité, sorte de fosse qui avait dû être la cave. Ils en dégagèrent rapidement une ouverture puis trouvèrent des marches qui les menèrent au sous-sol. Ils entendirent aussitôt un bruit de galopade : des rats, pensèrent-ils. À ce même moment, ils furent assaillis par d'insupportables remugles : un mélange méphitique d'humidité et de déchets organiques en décomposition, difficiles à identifier. Dans quel antre avaient-ils mis les pieds ? Une pièce sombre, chichement éclairée par un soupirail. Ricardo sortit sa lampe torche. D'abord ils ne distinguèrent que des masses informes. Puis ce fut Antonio qui comprit le premier : ils étaient dans le repère d'un pauvre type, une sorte de fou, un malade atteint du syndrome de Diogène. Il y avait là un entassement de formes en équilibre instable les unes contre les autres, constituées de toutes sortes d'emballages vides, cartons, cageots, boîtes de conserve, bouteilles. Les reliefs d'un repas inachevé visiblement récent. Une accumulation d'ustensiles de cuisine, rouillés, datant d'une autre époque et, dans un coin, une pile de journaux ; étrangement, ils étaient plutôt bien rangés. Il s'agissait de numéros d'El Mercurio. Ricardo en attrapa un qui dépassait. Le papier jauni était craquelé ; il datait du 15 décembre 1977, deux ans plus tôt. A la une, un gros titre encadré au feutre rouge : « Arrestation de Gino Visto ». Antonio se souvint : « C'était le chef, chef d'un parti de gauche, arrêté et emmené à la Villa Grimaldi, pour être placé en chambre d'isolement. Ce sont ces fameuses chambres blanches. On dit qu'on devient fou au bout de deux semaines..., précisait-il avec un irrépressible tressaillement... On n'a plus jamais entendu parler de lui.»

Non loin de l'escalier, parmi les gravats du plafond écroulé, une sorte de paillasse : deux pieds grossièrement enveloppés dépassaient.

Lumière blanche. Jusqu'à l'aveuglement. Fulgurances de la douleur à intervalles réguliers. Puis les images qui reviennent : une voix sans visage, détimbrée, désincarnée. Des questions. Toujours les mêmes : « avec qui ? », « pourquoi ? » Et mes réponses, toujours les mêmes : lèvres serrées sur les secrets, sur l'amitié, sur la foi en l'avenir auquel je me cramponne de toutes mes forces. Et toujours les coups venus de nulle part : une matraque, des doigts aux bagues d'acier, aveuglement derrière la tête, sur les côtes, dans le ventre.

Silence qui n'en est pas un, qui est pire que le silence même. Depuis combien de temps suis-je ici ? Des semaines, des mois, des années ? « Condamné à douze mois », a annoncé le juge du tribunal. Mais pourrai-je jamais sortir vivant de cet enfer ? Et dans quel trou irai-je me terrer ?

Je continue chaque jour à explorer le sol. Ma main n'y rencontre jamais nulle aspérité, nul relief. Rien qui me rappelle que la vie est là, quand même, dans cet insondable dénuement, sauf ma seule amie : l'étoile rouge à cinq branches, comme les cinq doigts de la main des travailleurs. Tatouée sur mon poignet, visible symbole de la solidarité entre nous, camarades unis contre la

brutalité de ce gouvernement. Etoile à cinq branches qui m'a désigné aux soldats qui m'ont arrêté. Etoile qui sera la cause de ma mort.

Au début, je me souviens. Me parvenaient des sons insaisissables, des battements assourdis, des bruits d'écoulement. J'ai vite compris : mon cœur, le sang dans mes veines. Je n'étais donc pas mort. Je ne suis pas mort. Pas encore.

Au début, j'ai essayé de saisir un détail, une odeur, ne serait-ce que la mienne. Mais je suis naufragé dans un univers aseptisé et vide, d'une blancheur effroyable, d'une nudité et une pauvreté inhumaine. Une indicible solitude.

Dans le fourgon sanitaire qui se dirigeait vers le centre médicolégal de Santiago, le corps d'un homme émacié à la peau parcheminée, le visage mangé par une barbe broussailleuse qui accentuait davantage encore ses yeux caves. Ses bras maigres, encore tièdes, pendaient de chaque côté de la civière. Sur le poignet droit, un tatouage : une étoile rouge à cinq branches.